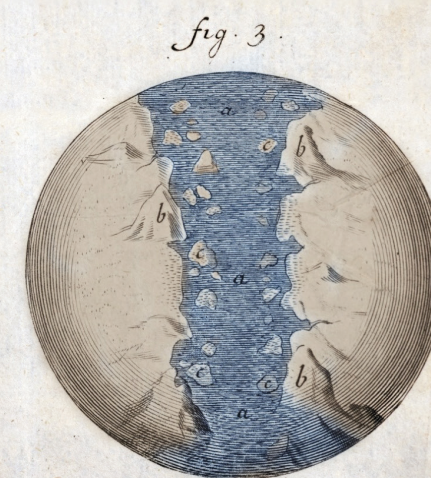


fig. 3



UNDA TERRÆ

BIENNALE ELEMENTA #3

EXPOSITION COLLECTIVE ART • SCIENCE

sous le commissariat d'Isabelle Pellegrini

Grand Méridien • Grande Coupole de l'Observatoire

Unda Terræ est une exposition collective sur la thématique de la Terre et de l'Eau, dans le cadre du troisième opus de la Biennale ELEMENTA initiée par CIRCA en 2019, proposant d'explorer nos relations aux éléments.

Cette exposition d'art contemporain met en exergue le lien art-science dans la majestueuse salle du Grand Méridien et sous la Grande Coupole de l'Observatoire de la Côte d'Azur.

AVEC LES ARTISTES

Alix BOILLOT • Jimmy BOURY • Célia CASSAÏ

Camille FRANCH-GUERRA • Charlotte GAUTIER VAN TOUR

Donia OUASSIT • Eve PIETRUSCHI • Javiera TEJERINA-RISSO

EN RELATION AVEC LES SCIENTIFIQUES

Du laboratoire GÉOAZUR (OCA - CNRS - UNICA - IRD)

Nicolas COLTICE • Audrey GALVE • François MICHAUD (Sorbonne Université)

Damienne PROVITOLO

Du laboratoire LAGRANGE (OCA - CNRS - UNICA)

Guy LIBOUREL • Patrick MICHEL

Dans le cadre de ce projet, les œuvres proposées sont une expression du lien art-science. Elles sont l'aboutissement d'une réflexion de la part des artistes sur leur point commun avec les scientifiques qui n'est autre que la recherche, orientée vers la création artistique pour les uns et vers la science pour les autres. En amont de cette exposition, un travail a été engagé depuis plus d'un an entre quatre des artistes de l'exposition¹ et six scientifiques de l'Observatoire de la Côte d'Azur et d'Université Côte d'Azur², afin de déployer encore plus grand son ancrage art-science.

VERNISSAGE • VENDREDI 31 OCTOBRE de 18h à 21h

Performances autour de l'œuvre « Osmos » par Charlotte Gautier van Tour et Jimmy Boury sous la Grande Coupole et une dégustation Terre & Eau proposée par Donia Ouassit et Eve Pietruschi

FINISSAGE • VENDREDI 12 DÉCEMBRE DE 16H À 19H

Rencontres avec les artistes et les scientifiques

1 Alix Boillot, Camille Franch-Guerra, Eve Pietruschi et Javiera Tejerina-Risso
2 Nicolas Coltice, Audrey Galve, Guy Libourel, François Michaud, Patrick Michel et Damienne Provitolo



« La terre est essentiellement ronde, mais non point d'une rotondité parfaite, puisqu'il y a des élévations et des bas-fonds, et que les eaux coulent des unes aux autres.
La mer Océane entoure la moitié du globe sans interruption comme une zone circulaire, en sorte qu'il n'en apparait qu'une moitié, comme si c'était, par exemple, un œuf plongé dans de l'eau laquelle serait contenue dans une coupe : c'est ainsi que la moitié de la terre est plongée dans la mer.
La mer est elle-même entourée d'air, et l'air éprouve les attractions et les répulsions dont nous venons de parler. »
AlHdriṣī, géographe, circa 1154

« Sauver un cours d'Eau, aussi ténu soit-il, c'est un début pour sauver tout ce qui peut encore l'être. »
Wendy Delorme, « Le parlement de l'eau », 2025

« When we try to pick out anything by itself, we find it hitched to everything else in the Universe. »¹
John Muir, « My First Summer in the Sierra », 1911

.....

L'exposition, *UNDA TERRÆ* - l'eau de la terre² - est le troisième opus de la Biennale ELEMENTA, initiée en 2019 par Circa et qui a pour but de questionner notre relation aux éléments.
Cette édition est doublement riche de ces questionnements puisqu'elle convoque à la fois l'Eau et la Terre.

En amont de cette exposition, un travail a été engagé depuis plus d'un an entre quatre des artistes de l'exposition³ et six scientifiques de l'Observatoire de la Côte d'Azur³ et d'Université Côte d'Azur⁴, afin de déployer encore plus grand son ancrage art-science.

Ainsi les scientifiques et les artistes se sont rencontrés, ont échangé, tissé des liens entre leurs pratiques, leurs visions des éléments, leurs axes de travail et de réflexion, leurs visions du monde.
De ces échanges découle une passionnante création artistique, enrichie d'œuvres de quatre autres artistes⁵ dont les travaux viennent amplifier le champ des recherches art-science, que nous vous invitons à rencontrer entre les murs du Grand Méridien et sous la Grande Coupole de l'Observatoire de la Côte d'Azur.

Creuser l'élément TERRE lorsque l'on habite notre planète, c'est tout autant plonger dans l'élément EAU.
En effet, eau et terre sont intimement liées car non seulement la présence de l'eau est à la source de la vie terrestre mais ces deux éléments cohabitent en osmose sur notre planète qui est recouverte à 71% d'eau par les océans, les mers intérieures, mais aussi les nappes souterraines, les glaciers, les ruisseaux, les rivières, les lacs ou les fleuves.

Ainsi, cette troisième édition d'ELEMENTA a choisi de questionner ces deux éléments ensemble, comme les deux faces d'une même pièce, ou une hydre à deux têtes, rendant palpable l'imprégnation réciproque de ces éléments indissociables de notre monde.

L'Eau, la vivace, l'insaisissable, l'indispensable, forme un impressionnant réseau qui parcourt la Terre.
L'eau fuit, se déplace, s'écoule et se reconnecte, comme une cartographie vivante, reliant d'innombrables formes de vie qui œuvrent ensemble pour plus de vivant, de diversité et d'abondance. L'eau est une matrice de liens et d'attachements entre les vivants de toutes sortes, elle est une mouvance et une absolue nécessité. L'eau forme aussi un ensemble de pratiques qui irriguent la planète socialement, intellectuellement, émotionnellement, spirituellement et physiquement à travers le temps, l'espace et les espèces.

.....

1 Lorsque l'on tente d'extraire une seule chose de l'Univers, on découvre qu'elle est attachée à tout le reste.
2 En astronomie, le terme Undae désigne un champ de dunes ou plus généralement des formations ou des structures ondulées à la surface d'un corps planétaire. Le terme vient du pluriel du nom latin Unda, qui désigne de l'eau, en particulier de l'eau en déplacement (comme une vague)
3 Alix Boillot, Camille Franch-Guerra, Eve Pietruschi et Javiera Tejerina-Risso
4 Nicolas Coltice, Audrey Galve, Guy Libourel, François Michaud, Patrick Michel et Damien Provitolo
5 Jimmy Boury, Célia Cassai, Charlotte Gautier van Tour et Donia Ouassit

La Terre s'ancre dans le temps long, qui à notre échelle de temps humain rend tout relatif. Le temps de la Terre est celui qui intéresse plus particulièrement les géologues. La stratigraphie est le livre de l'Histoire de la Terre, l'histoire géologique de notre planète.
Parcourir 4,5 milliards d'années - l'âge de la Terre - en un peu plus de 270 pages pourrait revenir à faire tenir 20 millions d'années (!) par page, et toute l'histoire d'*Homo sapiens*, commençant il y a environ 300.000 ans, tiendrait dans le tout dernier petit paragraphe de l'ouvrage. Mais la Terre est aussi une histoire physique (et chimique) : noyau, discontinuités, mésosphère, asthénosphère, croûte continentale ou océanique, points chauds, dorsales ou subductions. Ses profondeurs sont complexes et sa surface multiple. Et la connaissance scientifique de sa constitution ne date que de l'époque moderne puisque Jules Verne en 1864, dans son *Voyage au Centre de la Terre*, y trouvait des mers, des algues ou bien encore des créatures du Mésozoïque !

Unda Terræ croise non seulement ces deux éléments, Terre et Eau, mais aussi les approches scientifiques et artistiques.

Les artistes développent et partagent leurs relations sensibles au monde, les scientifiques construisent une étude, une recherche qu'ils donnent à comprendre et qui donne à comprendre le monde. La diversité des approches a permis à chacun.e de s'immerger dans des réalités variées et d'expérimenter des postures différentes, d'accéder à la complexité de ces éléments et d'ouvrir largement les champs de réflexion.

Javiera Tejerina-Risso se tient sur le rivage. La fluidité des temps, fracture du continuum historique, mouvance des territoires aux limites poreuses. L'artiste contemple depuis la rive le futur et le passé comme des horizons, des lointains, et y pratique son « ici et maintenant » en transitant sur la grève ou en rejoignant le flux. Le temps des rivages et des flux est un temps d'émotions qui déborde le désir individualisé, tel qu'a pu l'évoquer l'historien des sens Alain Corbin⁶. Le littoral est avant tout le lieu anonyme d'une rencontre de forces, de formes et de rythmes. Javiera en a fait l'expérience lors de ses résidences et en embarquant sur un bateau scientifique avec François Michaud et Audrey Galve pour écouter les mouvements abyssaux, faire parler le temps des fonds marins et inverser les regards. Elle les transforme par une cérémonie rituelle faite de gestes sensibles qui créent un paysage métamorphosé. Ses œuvres *Alianzas*⁷ et *¿ Donde empieza el fin del mar ?*⁸ nous ouvrent à la matérialité lithique de l'eau, à ses profondeurs et à ses frontières mouvantes et insaisissables.

Eve Pietruschi a distillé les pierres et nous invite à faire l'expérience de ces paysages olfactifs. Son installation *La Danse des Éléments* s'est dessinée dans son esprit grâce à ses échanges avec Nicolas Coltice. Lors de leurs rencontres, Guy Libourel, Audrey Galve et François Michaux ont fait don à l'artiste de *matier prime* qu'elle a distillées, transformées en hydrolats et, parfois même, assemblées en parfums. Ce lieu-grotte fait de tissus teints par les terres est un espace de méditation pour prendre le temps de regarder, de découvrir, de ressentir les fragments, les parfums, la transformation de la pierre en eau. Une alchimie lithique qui compose une harmonie à partir d'éléments disparates.
Ces parfums nous emportent loin dans les eaux sous-marines, dans les terres ocres ou creusant dans le manteau terrestre à la recherche de l'Olivine... Et nous emmènent ailleurs, dans un ressenti unique et poétique à l'instar du poème de Baudelaire « [...] l'eau, les nuages, le silence et la nuit ; la mer immense et verte ; l'eau uniforme et multiforme ; le lieu où tu ne seras pas ; [...] les parfums qui font délirer [...] »

Donia Ouassit recueille l'eau dans l'empreinte de ses mains jointes, pleines. Elles forment une vague avec l'envers de cette empreinte qui, comme un coquillage, montre l'absence et le vide. Le flux et le reflux.
On se laisse porter par le mouvement intime et universel de son œuvre, intitulée *Yad* qui signifie « main » en arabe, celle du geste premier, du soin, de l'attention, du précieux.
Cette œuvre n'est pas sans évoquer aussi le mythe de Deucalion et Pyrrha des *Métamorphoses* d'Ovide dans lequel, alors qu'ils étaient les deux derniers êtres humains sur Terre, ils jetèrent des pierres par-dessus leur épaule, elles s'amollirent et prirent forme humaine. L'eau de la pierre se transforma en chair, le solide en os, les veines gardèrent leur nom. Ainsi, l'humain repris vie de la Terra-Madre, Terre et Eau. Les mains qui accueillent

.....

6 Alain Corbin, « Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1740-1840 », 1988
7 *Alliances*
8 *Où commence la fin de la mer ?*
9 Charles Baudelaire, extrait du poème *Les Bienfaits de la Lune* in « Le Spleen de Paris », 1869





Avec *Osmos*, Charlotte Gautier van Tour et Jimmy Boury nous offrent une rencontre au corps à corps avec les éléments. Il s'agit d'entrer en contact avec l'eau et ses sonorités, en plongeant délicatement la main dans la vasque de céramique posée sur un piédestal, sculpture inspirée autant par la géologie sous-marine que par les créatures aquatiques et réalisée par Charlotte.

Lorsque la main entre en contact avec l'eau, les vibrations parcourent tout le corps et nous plongent dans l'univers sonore d'une composition arrangée par Jimmy à partir de captations par des éco-acousticiens étudiant la biodiversité marine.

Les artistes déposent cette œuvre-offrande ou totem, bouche de la vérité ou oracle de la Pythie, autour de laquelle ils réaliseront une performance lors du vernissage de l'exposition, sous la Grande Coupole de l'Observatoire. *Osmos* nous permet d'entrer en contact avec la mémoire des océans qui entre en résonance avec celle de nos corps. L'eau de notre corps conduit l'électricité qui permet de connecter l'œuvre physique au chant mémoriel qui la traverse et, ce faisant, nous traverse. Humains et Éléments déploient ici un chant commun, en harmonie.

Camille Franch-Guerra a rencontré Damienne Provitolo et elles ont échangé sur les risques naturels au regard de l'humain, sur le continuum Terre-Mer, la scénarisation du risque, la diversité des réactions face aux catastrophes, la vulnérabilité. Camille a travaillé autour de tous ces éléments pour les transformer en carte métaphorique faite de mémoires et d'empreintes du territoire, pilotés par un système informatique qui produit des perturbations chimiques ou physiques.

On peut penser au travail d'Anna L. Tsing¹⁰ qui traite de l'art de vivre sur une planète en ruines ou alors emprunter un axe légèrement différent, développé par l'écrivain Robert Macfarlane dans son ouvrage « *Is a river alive?* »¹¹ : « *l'idée d'une géographie de l'espoir, qui regroupe des lieux où les vies humaines et autres qu'humaines sont en équilibre florissant.* »

Camille nous propose une cartographie à taille humaine, une carte idéale car vivante et embrassant les temporalités du passé, du présent et du futur. Une cartographie de la résilience et de l'acceptation de toutes les formes vivantes, de tous les aléas pour expérimenter la possibilité d'un monde autre, comme une allégorie de l'empathie et de l'adaptation aux changements.

Les *Plateaux calcaires* de Célia Cassaï sont nés d'une expérimentation à l'atelier qui dialogue avec le temps de calcification des sédiments. Ils reproduisent ce temps inimaginable de la transformation des dépôts de sédiments en roche solide, la lithification.

Ce processus complexe se déroule notamment en deux longues étapes : la compaction et la cimentation. Mais l'œuvre nous propose d'assister à cet état de pétrification dans un temps humain.

Et, comme par la Méduse de la mythologie, nous en sommes pétrifiés ; métaphore saisissante de l'art et de l'effet de l'art, de la sidération du spectateur face à l'œuvre.

Car cela pourrait être le sort de notre monde si l'eau le quittait. Célia, avec une infinie poésie, nous donne à voir la terrible beauté de cette absence, nous permettant de réfléchir en conscience à la nécessité de préserver nos ressources et leur fragile et si précieux équilibre.

Alix Boillot a partagé ses recherches sur le liquide amniotique, les larmes et le débordement avec Nicolas Coltice et Patrick Michel.

Son œuvre *Lacrymatoires* est une série de huit petits vases tournés dans des blocs de sel gemme. Ils évoquent ceux trouvés dans les nécropoles romaines et nommés ainsi du fait d'une haute concentration de sodium retrouvée dans les dépôts résiduels et que l'on avait alors pensés destinés à recueillir les pleures. Les larmes deviennent allégorie de la vie et font écho au liquide amniotique, composé essentiellement d'eau et de sels minéraux.

Les pièces délicates d'Alix contiennent le lien entre la terre et l'eau, ce sel qui nous lie à la mer et qui est en nous comme autour de nous. S'écouler, respirer, déborder, goûter, saigner, boire, pleurer, les fluides vitaux palpitent.

Océan primordial/Matrice originelle.

La recherche d'Alix Boillot nous entraîne vers le début et la fin, vers l'origine de l'Eau sur Terre comme vers le sacré en nous et au monde. Ses œuvres marquent un temps de recueillement, un rituel subliminal, dont on pourrait s'emparer ou se parer, qui nous transcende.

Les scientifiques ont fait montre d'une immense générosité de leur temps, de leurs regards, de leurs recherches et de leurs ressources. Certains échantillons d'olivines issues du manteau terrestre ou de carottages de terres sous-marines ont été offerts aux artistes et ont été intégrés dans les pièces d'*Unda Terræ*.

Nous avons assisté à de réelles rencontres, à des surprises, parfois, face aux similitudes des démarches artistiques et scientifiques et à des amusements complices face aux différences d'axes d'approches. Les échanges ont été passionnants et mutuellement enrichissants. Et cette rencontre art-science a été une très belle expérience humaine, sincère et très touchante.

Chaque rencontre a été l'occasion pour chaque protagoniste de déplacer son regard, de trouver des corrélations inattendues... d'ouvrir le champ des investigations et des réflexions.

A présent que les liens sont noués, nous savons que ces échanges art-science vont se poursuivre bien après le finissage de l'exposition et c'est une immense satisfaction pour Circa comme pour l'Observatoire.

Avec *Unda Terræ*, Art et Science semblent confirmer leur stimulante, et parfois bouleversante, complémentarité.

L'exposition a réuni toutes ces personnalités, toutes ces natures de recherches, ces sensibilités, artistiques comme scientifiques, tissant des relations différentes aux éléments, afin d'inventer et de partager une vision enrichie de notre monde et nous aider à penser une société respectueuse, bienveillante et forte de sens.

Remettre les Éléments au centre de ce qui fait collectivement sens pour nous ne suffira pas à réparer les dommages que nous avons déjà causés à la Nature, mais cela pourrait être l'une des pistes à défricher pour tenter de prévenir d'autres atteintes, plus graves encore.

Ce projet, en développant l'empathie et les croisements de regards sur les éléments, souhaite affirmer que la Nature est aussi diversifiée que les relations que nous entretenons avec elle, et que c'est cette diversité et ses points de rencontre qui font sens commun. Afin d'expérimenter physiquement ce partage, Eve Pietruschi et Donia Ouassit nous feront déguster l'Eau et goûter la Terre lors des vernissages et finissages de l'exposition.¹²

Ainsi en écho à l'écrivaine Nancy Huston dans *L'espèce fabulatrice*¹³, l'art comme la science, nous apprennent « à ré-imaginer le monde, à voir la possibilité de changement, et à accueillir cette possibilité dans notre vie ».

Unda Terræ souhaite ouvrir un espace de réflexions et d'échanges afin de permettre à chacun.e, à son échelle, de participer à explorer d'autres chemins, vers un possible horizon soutenable, riche de ses différences et de ses complémentarités élémentaires.

Isabelle Pellegrini, Circa, octobre 2025

10 Anna Lowenhaupt Tsing, « The Arts of Living on a Damaged Planet », 2017

11 Robert Macfarlane, « Is a river alive? », 2025

12 Sur une proposition originale de la commissaire, Isabelle Pellegrini

13 Nancy Huston, « L'espèce fabulatrice », 2004



Alix BOILLOT



© Manuel Abella

Alix Boillot est diplômée de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris (2015). Elle a notamment présenté son travail à la Biennale de Lyon, à la Collection Lambert, à la Fondation Fiminco, au MAC VAL, à la Fondation Carmignac, à la Ménagerie de Verre, à Lafayette Anticipations, à la Gaîté Lyrique, à la Villa Médicis,

au MAXXI L'Aquila, au Palazzo Esposizioni et aux Thermes de Dioclétien (Italie), à Hiflow (Genève). Elle a été pensionnaire de la Villa Médicis en 2023-2024. Alix Boillot conçoit des sculptures, des performances, des installations et des vidéos ; toutes ont en commun la quête d'un certain versant – romantique, mystique, joueur – de notre humanité, qui s'attache à ce qui n'a d'autre valeur que celle qu'on y accorde.

En d'autres termes, il s'agit de rassembler ici-bas des traces tangibles de notre attachement au sacré, aux artefacts et aux rites qui résistent au productivisme moderne. L'eau, la neige, le sel, le tatouage, la monnaie, la collection d'objets trouvés font partie des médiums qui jalonnent sa recherche.

RÉFÉRENCES

- «L'éloquence des larmes», Jean-Loup Charvet, Desclée de Brouwer, 2000
- «Peuples en larmes, peuples en armes», Georges Didi-Huberman, Les Éditions de Minuit, 2016
- «Grace», Jeff Buckley, 1994

ŒUVRES PRÉSENTÉES



Lacrymatoires, 2024

Sel gemme

Remerciements :

Tournage : Ludovic Picard

Production : Biennale de Lyon

Petite fiole ou petit vase funéraire romain en terre cuite ou en verre qui servait, croyait-on, à recueillir les larmes des pleureuses.

– CNRTL, définition de Lacrymatoire

Les antiquaires modernes ont émis une hypothèse poétique à la découverte des dépôts de sodium contenus dans ces flacons : le sel convoquant les larmes des proches endeuillés, ils les appelèrent lacrymatoires. Désormais, les archéologues les nomment précautionneusement balsamiques – considérant le reste comme une vue de l'esprit, sans valeur historique.

Ici, les lacrymatoires sont tournés dans des blocs de sel gemme, matière première de la spéculation.



L'Éternité (collier)
2024

1/8 pièces uniques

Perles de sel du lac Assal
(Djibouti) et argent oxydé

Dans l'époque âpre que nous traversons, il s'agit de faire une place aux larmes – et au sel qu'elles contiennent. Cette liquéfaction de nos émotions nous relie au monde : dans le débordement de nos lacs lacrymaux se trouvent des molécules d'eau, dont le temps de résidence varie – 3 200 ans dans l'océan, 9 jours dans l'atmosphère, 10 jours dans le corps humain. Les larmes ont connu la mer, qu'elles retrouveront bientôt :

Elle est retrouvée.

Quoi ? L'Éternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil.

– Arthur Rimbaud, L'Éternité (extrait)

CÉLIA CASSAI



Célia vit et travaille à Marseille, où elle obtient en 2018 son DNSEP avec mention du jury. À sa sortie, elle cofonde l'Atelier OxyMORE où elle réside jusqu'en 2023. Cette même année, elle cofonde un nouvel espace de création, l'Atelier MADMARX.

En 2020, Célia réalise une sculpture publique avec Eiffage Construction dans le cadre du programme « Un immeuble, une œuvre ». Ancrée dans son territoire, elle participe en 2022 à une résidence de création avec Voyons Voir au Domaine du Défend. Elle est sélectionnée pour la 14e édition des Arts Éphémères avec le Château de Servières et pour la Biennale ArtPress des Jeunes Diplômés, où elle expose plusieurs œuvres à La Panacée, MO.CO., à Montpellier. En 2023, elle présente sa première exposition personnelle, *Cueillir la Terre*, à la Galerie Territoires Partagés dans le cadre du PAC à Marseille et d'autres expositions collectives. Elle remporte le Prix Don Papa à Paris avec son œuvre *Terre Sacrée*. Cette récompense lui offre une résidence aux Philippines, qui aboutira à une exposition lors de l'Art Fair Philippines à Manille en 2025. En 2024, elle inaugure sa deuxième exposition personnelle, *Confessions Printanières*, à la Galerie Art Sant Roch, dans les Pyrénées-Orientales.

Elle bénéficie également récemment de plusieurs résidences internationales, notamment au Tobishi Art Museum à Tatsuno, au Japon, où elle explore de nouvelles dimensions de son travail.

RÉFÉRENCES

- Catalogue «Être pierre», musée Zadkine, 2017
- «Sève et pensée», Giuseppe Penone, Ed Bnf, 2021
- «Un art écologique : création plasticienne et anthropocène», Paul Ardenne, Ed La Murette, 2022

Célia développe une pratique sculpturale et installative fondée sur l'observation attentive du vivant. Ses processus de création débutent par la marche et la collecte, deux gestes d'exploration qui lui permettent d'aborder un territoire avec précision et rigueur. Elle y relève des indices, formes, textures, cycles, altérations qu'elle observe comme autant de signes biologiques, géologiques ou climatiques.

Le travail de Célia s'inscrit dans une réflexion sur les cycles du vivant, l'évolution des milieux, la mémoire organique des matériaux et les transformations écologiques contemporaines. En choisissant des matériaux instables, périssables ou sensibles aux éléments (chaleur, lumière, humidité), elle met en évidence les fragilités du vivant, son adaptabilité, mais aussi sa vulnérabilité face aux bouleversements induits par l'activité humaine.

ŒUVRE PRÉSENTÉE



Plateaux calcaires, 2022

Plateaux en cuivre, coquilles d'œufs, vinaigre blanc, pierres calcaires

Plateaux calcaires est née d'un accident, d'une expérimentation menée dans son atelier : des coquilles d'œufs plongées dans du vinaigre, contenues dans une coupelle de cuivre. La matière s'est alors mise à se transformer, donnant naissance à une cristallisation rapide de carbonate de calcium, sublimée par l'oxydation du cuivre. Cette cristallisation instantanée dialogue avec la lenteur des calcaires naturels, formés sur des centaines de millions d'années à partir de sédiments biologiques : coquilles, coquillages et autres restes organiques qui sont compactés et lithifiés. L'œuvre met en tension ces deux temporalités : celle du laboratoire, immédiate, et celle de la géologie, monumentale et lente. Elle y explore ainsi la métamorphose du vivant en matière minérale et la permanence des traces anciennes dans le présent.

CAMILLE FRANCH-GUERRA



Artiste pluri-disciplinaire, son métissage riche a développé une sensibilité au syncrétisme culturel ainsi qu'aux récits intimes, parfois fictionnalisés, de nos sociétés. Au travers de projets conséquents sur différents territoires,

en Chine, en Andalousie ou au Maroc, mais aussi avec de multiples collaborations, scientifiques, écologues, salariés, éducateurs spécialisés ; elle constitue ses installations comme un espace hétérotopique où le vivant, l'objet, la sculpture, la vidéo ou encore la lumière sont autant de médiums mis en œuvre. La lumière, révélatrice d'une esthétique importante est investiguée comme une métaphore offrant de multiples possibilités perceptives du spectateur tout en posant un regard sur la théâtralité et la représentation. C'est ainsi qu'elle constitue ses installations qu'elles nomment « paysages intermédiaires » qui questionnent notre rapport au territoire et au vivant. Dans cette quête incessante qu'elle mène sur la matérialisation de l'empreinte de l'homme, le spectateur est quant à lui libre à de multiples interprétations, si ce n'est que, la chose, presque imperceptible pourrait être l'accordoir d'un symbole, d'une trace, comme autant de vestiges paradoxaux de la construction humaine. Depuis 2022, Camille Franch-Guerra réside à la STATION, artist run-space à Nice où elle continue ses recherches.

RÉFÉRENCES

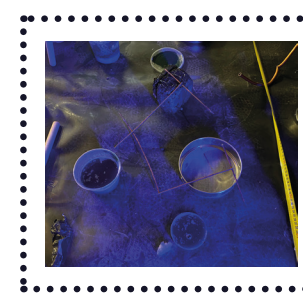
- «Vivre avec le trouble», Donna J. Haraway, Les Éditions des mondes à faire, 2020
- «Nous n'avons jamais été modernes - Essai d'anthropologie symétrique», Bruno Latour, Editions La Découverte, 1991
- « Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ? », Vinciane Despret, Editions La Découverte, 2012

ŒUVRE PRÉSENTÉE



Résilience cartographiée du mouvement #1, 2025
190cm x 280m

Eau de mer, eau de fleuve, chlorophylle, terre et sédiments, verre, écran lcd, tige métal, lait, capteurs météorologiques, cadre en bois brûlé.



Cette œuvre naît du dialogue entre science et art, entre territoire, matière et présences vivantes. Elle prolonge une recherche menée avec la géographe Damienne Provitolo sur les crises, l'incertitude et les limites des modèles cartographiques pour comprendre la complexité des comportements humains face aux risques. Elle explore les vulnérabilités invisibles aux données. Processuelle et évolutive, l'œuvre devient une carte dynamique. Un dispositif technologique piloté par plusieurs microcontrôleurs met en scène des scénarios de crise — montée des eaux, déplacements, ruptures — en activant la matière par la lumière, le son, la chaleur ou les vibrations. Ceci était un temps passé, ici le territoire de la carte en est un vestige. Ce territoire comme corps, garde la trace de ses transformations : oxydation, salinité, fragilité végétale, terrestre. Plutôt que de figer ces phénomènes en cartes abstraites, l'œuvre propose une cartographie vivante, traversée de temporalités multiples. Elle s'incarne dans des matières collectées sur le territoire niçois — algues, sédiments, bois, végétaux... — qui portent la mémoire lente des lieux. Des anthotypes topographiques témoignent aussi de l'effacement progressif des paysages face aux risques combinés. Des formes de vie invisibles — souris, blattes, limaces — y participent également, inscrivant leurs gestes discrets dans cette maquette spéculative fabriquée principalement la nuit dans l'atelier. L'œuvre interroge la résilience, non comme un retour en arrière, mais comme une capacité à tenir dans l'incertain, à coexister avec le trouble. Elle est une alerte et une invitation à repenser notre rapport au risque : sensibiliser la terre, accompagner la rivière, créer un territoire d'empathie où chaque matière et chaque être portent une mémoire vivante.



JIMMY BOURY



Artiste et metteur en scène français, Jimmy Boury joue avec la lumière et le son pour créer des expériences entre immersion et théâtre. Créateur visuel et sonore, il collabore avec la danse, le théâtre, l'opéra et la musique.

Parmi ses dernières créations : la mise en espace de l'*Orfeo* de Monteverdi à l'Opéra de Marseille et l'écriture et la mise en scène du spectacle *Lilith et la magie de la nuit*. Il crée fréquemment des formes hybrides avec des écrivains comme Marie-Hélène Lafon, Baptiste Beaulieu et Aurélien Bellanger.

En 2020 est née l'envie de rendre visible l'interaction humaine avec les éléments naturels. Il propose à Charlotte Gautier van Tour de collaborer à une œuvre à la fois immersive, sonore et visuelle, pouvant se décliner aussi bien en exposition qu'en forme performative. *Osmos* naît alors d'une influence réciproque entre les deux artistes.

RÉFÉRENCES

« *La mer autour de nous* », Rachel Carson, parution 1954, réédition Wildproject, 2019

« *Nature aquatique* », Guillaume Néry, Editions Arthaud, 2022

« *Les sonorités du monde – De l'écologie sonore à l'écosophie sonore* », Roberto Barbanti, Les Presses du Réel, 2023

CHARLOTTE GAUTIER VAN TOUR



Charlotte Gautier van Tour est artiste visuelle, elle vit et travaille à Dieulefit dans la Drôme. Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en 2014, elle poursuit en tant qu'étudiante-chercheuse dans le programme de recherche Reflective Interaction à l'EnsadLab jusqu'en 2017. La pratique de Charlotte Gautier van Tour s'intéresse aux événements qui peuplent nos écosystèmes, les fermentations, germinations, proliférations, macérations, interdépendances fertiles. Elle s'allie aux algues, aux végétaux et aux microorganismes tels que les levures, les bactéries ou les champignons dans la création de ses œuvres, pensées comme des surfaces d'interaction.

L'art est pour elle un moyen de révéler l'invisible et de montrer la symbiose entre les corps de différentes espèces. Elle lie des médiums artisanaux comme le verre ou la céramique à des matériaux écologiques innovants qu'elle fabrique, issus du réemploi ou de matières naturelles vivantes. Artiste jardinière, laborantine et cuisinière, elle donne naissance à des créatures sculpturales chimériques, à des œuvres-peaux (membranes d'algues et mues bactériennes) et à des installations évolutives in situ dans une perspective écoféministe, d'hospitalité, d'écoute, de soin et de régénération. Son travail ouvre des espaces de possibles où se réinventent des alliances et des récits sensibles empruntant tant aux mythes qu'aux recherches scientifiques et mettant en avant la richesse des collaborations interdisciplinaires. Son travail a été présenté dans de nombreux endroits tels que la Friche de la Belle de Mai, la Fondation Fimincio, la Traverse, le Bastille Design Center, la Fondation L'Accolade, l'Underconstruction gallery, la Casa de Velázquez ou encore le Festival Artocène.

RÉFÉRENCES

« *Bodies of Water - Posthuman Feminist Phenomenology* », Dr Astrida Neimanis, Editions Bloomsbury, 2017

« *Le paysage sonore - Le monde comme musique* », R. Murray Schafer, parution 1991, Éditions Wildproject, 2010

« *L'eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière* », Gaston Bachelard, Editions José Corti, 1942

ŒUVRE PRÉSENTÉE



OSMOS, 2022

Sous la Grande Coupole de l'Observatoire

Sculpture sonore activée par le contact tactile avec l'eau. Eau, grès émaillé, oxydes, pâte de papier, cire d'abeille, cire de carnauba, électrodes, enceinte vibratoire 110x80x90 cm

*Conception projet, sculpture, design interactif et sonore : Charlotte Gautier van Tour et Jimmy Boury
Composition musicale : ilia Osokin
En partenariat avec l'institut de bioacoustique Chorus*

Osmos est une invitation à entrer en contact avec l'élément eau et à se souvenir des origines communes que nous partageons avec les vivants dans les océans, lieu originel de la vie. L'eau est un élément matriciel, tel le liquide amniotique dans lequel nous baignons quand nous nous formons et l'endroit depuis lequel nous entendons le premier son. Le contact tactile avec l'eau dans le bassin déclenche une musique comportant des voix d'êtres aquatiques captées par des éco-acousticiens pour étudier la biodiversité marine (Institut Chorus Acoustics).

Osmos est un portail qui établit par le toucher une relation sensorielle et mémorielle entre les océans et nous-même. Les sonorités proviennent de l'intérieur de la sculpture (enceinte vibratoire) et d'une autre enceinte situé à l'extérieur, dans l'espace d'exposition. Nos corps gorgés d'eau sont conducteurs d'électricité, ainsi toucher l'eau permet d'activer le son. L'eau pulse par l'action de l'enceinte vibratoire sous la céramique, elle semble vivante dans la paume de la main. Elle résonne avec l'eau dont nous sommes faits et les voix des océans dont nous sommes issu.e.s.

Osmos est né de l'envie de faire entendre la voix des océans si peu entendue. Pour cela, nous avons travaillé en partenariat avec Chorus Acoustics, un institut de recherche associatif dédié à l'écoute des écosystèmes marins pour la conservation et le développement durable scientifique. Ces éco-acousticiens parcourent le globe pour enregistrer le monde aquatique grâce à des hydrophones, particulièrement dans le parc national des Calanques de Marseille. Les enregistrements qui nous ont servi de base musicale contiennent les voix de poissons, de mammifères marins et de mollusques, sons inouïs et incroyables témoignages de la diversité d'expressions de la vie sous l'eau.

La technologie assez simple que nous utilisons permet de matérialiser l'interaction puissante de l'eau avec le toucher. N'oublions pas que nos ancêtres sont des êtres aquatiques et que nos corps sont composés à 65% d'eau. Le dispositif d'interaction est le suivant : ce sont des électrodes qui captent l'électricité émise par le corps et déclenchent les variations sonores.

L'ensemble de la sculpture est éco-conçu. La socle a été réalisé avec un mélange de matériaux de récupération (bois, carton, pâte à papier) et de biomatériaux (agar agar, cire d'abeille, amidon). La vasque contenant l'eau est en céramique et l'émail a été créé artisanalement avec une céramiste marseillaise pour qu'il soit le moins polluant possible pour l'eau. La forme sculpturale s'inspire autant de la géologie sous-marine que de créatures aquatiques (poulpe, coralligènes, coquillages).



DONIA OUASSIT



Née en 1985, d'origine marocaine, Donia Ouassit aborde la création de formes à partir de matériaux simples et à travers le prisme de l'histoire : « Il existe des caractéristiques différentes et propres à chaque culture, une manière d'être qui se retrouve dans les objets du quotidien » et dans leur manipulation.

Un art de vivre auquel elle aime revenir « afin de ne pas rompre avec [son] histoire et [ses] références culturelles ». Sa démarche artistique tient du geste et du rituel, par le travail répété et patient de la main, où l'empreinte fait cohabiter à la fois une extrême présence et une absence. Elle fait volontiers référence à Georges Didi-Huberman, philosophe et historien de l'art, selon qui « nous devrions accepter de nous placer devant une sculpture de Donatello, de Rodin ou de Marcel Duchamp, comme devant une empreinte de main préhistorique. Devant une telle empreinte, en effet, nous ne savons rien à l'avance, ou alors nous devons critiquer tout ce que nous savons ».

RÉFÉRENCES

- « La ressemblance par contact - Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte », Georges Didi-Huberman, Éditions de Minuit, 2008
- « Respirer l'ombre », Giuseppe Penone, Editions Beaux-arts de Paris, 2008
- « Giuseppe Penone, Le Regard Tactile, entretiens avec Françoise Jaunin », Françoise Jaunin, Éditions La Bibliothèque des Arts, 2012

ŒUVRES PRÉSENTÉES



YADI 3 et YADI 1
de la série YAD, 2009

Porcelaine blanche émaillée
Dimensions variables

L'empreinte, correspond à une image, à une marque en creux ou en relief de quelque chose, à une identité, à une présence et à la fois une absence d'un objet ou de quelqu'un.



YAD, une série de bols en porcelaine. Chaque bol reprend la forme de deux mains jointes qui matérialise l'ancien geste pour recueillir l'eau et geste de spiritualité et de partage. Chacun de ces bols recueille une empreinte et une trace d'une présence. Une seconde peau faite à partir de l'intérieur et extérieur des deux mains et à travers laquelle on ressent une présence et une absence de la personne.

Pourquoi les mains ?

L'utilisation de la main comme outil constitue une des grandes caractéristiques de l'être humain. Dans toutes les cultures la main est l'élément présent autour de la table et le plus proche des aliments... On se lave les mains avant de manger, on se sert de la main pour manipuler les couverts et les objets, on mange à la main, on boit de la main...

Donner une forme, c'est concrétiser, donner une réalité à ce qui n'existait pas avant, créer sa propre image, la développer. Fabriquer des bols, des contenants, des objets fonctionnels, qui présentent une certaine valeur esthétique, mais qui est plutôt le résultat de notre besoin de créer. Vivre et sentir les évolutions que connaît l'argile entre nos mains et nos doigts, créer des changements de forme.

Selon Georges Didi-Huberman, le processus de l'empreinte, simple en apparence, est en fait porteur d'une pensée technique de « la procédure » et de l'ajustement, d'une temporalité particulière dans laquelle l'extrême présence et l'absence peuvent cohabiter.

« La ressemblance par contact veut contester le modèle optique de l'imitation en promouvant celui, tactile et technique, du travail en acte. »

Georges Didi-Huberman

EVE PIETRUSCHI



Née à Nice en 1982. Eve Pietruschi vit, marche et travaille dans les Alpes Maritimes. Elle a cheminé par la Villa Arson jusqu'en 2007. Elle se définit comme artiste-cueilleuse. Elle développe une pratique en collaboration avec des herboristes, géologues, artistes,

ethnobotanistes, anthropologues. Sa démarche est expérimentale et poétique avec une approche sensible, poreuse et en symbiose. Les œuvres découlent les unes des autres, elles se tissent entre elles. Tout semble lié. Au travers de ses installations in-situ, qu'elle nomme « Voyages immobiles », elle nous invite à converger vers un temps hors du temps contemporain, propose un espace dans un espace, une hétérotopie où l'on peut ralentir, observer, écouter, sentir, prendre racine...

L'été 2025, elle présente son travail dans une exposition personnelle « Un geste vers le bas » au Domaine du Rayol. Depuis 2023, Elle mène une recherche sur L'odeur de la terre, pour laquelle, elle reçoit la Bourse de recherche de l'ADAGP. Ce projet collaboratif fait suite à celui du Jardin expérimental, qui a reçu l'aide à la création de la Drac Paca en 2021.

RÉFÉRENCES

- « Les veines de la terre une anthologie des bassins-versants », conçue par Marin Schaffner avec Mathias Rollot et François Guerroué, Editions wildproject
- « 20 000 ans ou la grande histoire de la nature », Stéphane Durand, ed actes sud Mondes sauvages
- « Quand les montagnes dansent, récit de la terre intime », Olivier Remaud, Postface Valentine Goby, ed actes sud Mondes sauvages

« La marche, la cueillette, l'empreinte et l'assemblage sont des pratiques à la fois ancestrales, simples, légères et ludiques qu'elle préserve. Retenter des pratiques, ramasser, tresser, tracer, se fait dans la joie et le plaisir du faire, s'accompagne de lectures. Ses recherches renouent le passé, le présent, le futur dans une approche horizontale, plurielle. [...] Des installations et des objets relèvent du rituel et de l'offrande. Le geste préserve leur mémoire et leur précarité. Eve Pietruschi déploie ses œuvres dans l'espace et le temps, prend soin du visiteur, aménage pauses et silences, convoque les cinq sens, offre infusions, collations et dégustations, demeure dans l'évocation, la prosopopée. »

Rébecca FRANCOIS, avril 2020 (extrait)

ŒUVRE PRÉSENTÉE



La danse des éléments
Installation 2025

Dimensions variables
Ensemble de tissus chinés teints avec des terres, structure en bois de récupération, dessins avec

des poudres de roches, eau de source et hydrolat de météorite sur papier fabriqué par l'artiste, parfums de la terre et des profondeurs des océans, rhyolite, météorite NWA 869 Northwest Africa 2000 ordinaire, chondrite, olivines et pierres volcaniques, banc, loupe, éléments naturels des fonds marin (117m et 136m)

« Je tiens à exprimer ma gratitude pour les dons et les échanges qui ont été faits avec le corps scientifique, Nicolas Coltice, Guy Libourel, Audrey Galve et François Michaud. Mes remerciements à Alexandre Capan et Alexia Nicolaidis du Centre d'Art de la Villa Arson, André Laurenti pour ses dons de pierres volcaniques, Carolyn Robert pour sa présence et Isabelle Pellegrini pour sa confiance. »



« Devenir terre, revenir eau, devenir geste, mouvement, une danse des éléments. »

« Une immersion entre Terre et Eau, descendre au cœur de la terre, écouter l'odeur des profondeurs de l'Océan.

Un espace de rencontre.

Cette œuvre invite le visiteur à faire corps avec le paysage.

Sentir ce que nous ne voyons pas. Se glisser dans l'altérité du Vivant.

Déguster par le nez la mémoire des profondeurs des océans, le cœur de la terre, les âges géologiques. Cet espace de contact, de rencontre, devient un espace de transmission. »



JAVIERA TEJERINA-RISSO



Née à Santiago du Chili, vit et travaille à Marseille (France). Après des études de réalisation, elle participe au Master en Arts politiques SPEAP à Sciences Po, avant de soutenir une thèse de recherche et création sur le sujet « Comment représenter le monde à travers le rythme des océans » à l'Université d'Aix-Marseille.

Elle bénéficie de résidences aux Ateliers de la ville de Marseille, à l'Espace 36 de St-Omer, à Djerassi resident artist program en Californie, au sein du laboratoire IRPHE et la fondation IMÉRA à Marseille, à la Belkin Gallery et le Quantum Matter Institute à Vancouver ou à Das weisse haus à Vienne. Elle est également invitée à proposer des workshops en France et à l'étranger.

Son travail a été exposé dans de nombreux centres d'art en France et à l'international.

RÉFÉRENCES

- « La Pensée-Paysage », Michel Collot, Editions Actes Sud, 2011
- « Résister au désastre », d'Isabelle Stengers, dialogue avec Marin Schaeffer, Editions Wildproject, 2019
- « Océan mer », Alessandro Baricco, Éditions Albin Michel, 1998

« En me focalisant sur le phénomène de flux, de déplacement et du changement qu'il induit, je tente de représenter un monde façonné par une force sous-jacente et inéluctable qui se retrouve dans le principe d'altération. Ce que nous percevons s'efface déjà au profit d'une nouvelle combinaison, d'une nouvelle variation du monde, en constante transformation.

Qu'il s'agisse de déplacement d'individus, de molécules, de matière, de données ou de continents, le monde qui s'offre à nous ne cesse de passer d'une forme à une autre entraînant dans son glissement ininterrompu la perte de ce à quoi l'on tenait.

Les paysages que je propose témoignent inlassablement d'un manque, d'une absence, d'une mise à distance et de notre attachement à ce monde qui n'est déjà plus. La perte laisse alors la place à autre chose. De l'émerveillement peut-être, lié aux premières fois. »

Javier Tejerina-Risso, 2024

ŒUVRES PRÉSENTÉES



Alianzas
Installation, 2023-2024

cuivre, papier amate,
dimensions variables

**¿Dónde empieza
el fin del mar ?**

Installation, 2023-2025

dimensions variables



¿Dónde empieza el fin del mar? explore la limite poreuse entre mer et terre, cet espace de rencontre et de dialogue. Le projet évolue au fil du temps, nourri d'expériences et de rencontres. À l'image du littoral, la ligne en mouvement révèle la fragilité d'un écosystème en équilibre. Prolongeant mes collectes sur le rivage et mes échanges avec les chercheurs, j'ai mené des actions performatives dans les salins et sur la côte : gestes lents où les forces du paysage s'impriment sur le métal. Accroupie dans l'eau, je déplie et replie des bandes de cuivre au rythme du ressac, laissant l'eau y inscrire ses propres formes. Le métal, travaillé par le sel et le mouvement, se sculpte, s'oxyde, parfois se déchire — traces visibles d'un dialogue entre vivant et matière. Une première forme est née au Mexique, dans la péninsule du Yucatán, présentée à la Biental Tlatelolca à Mexico. Aujourd'hui, le projet se poursuit à l'Observatoire de la Côte d'Azur, enrichi des traces et matériaux issus de ma collaboration avec les chercheurs de GéoAzur, Audrey Galve et François Michaud.

Programme détaillé des rencontres et événements sur :

www.circa-ip.fr

www.oca.eu/fr/arts-science/5520-biennale-elementa-3-unda-terrae

Visites et participations aux différents événements dont vernissage et finissage et visites sur inscription obligatoire sur :

www.oca.eu/fr/arts-science/5520-biennale-elementa-3-unda-terrae

.....

CIRCA

« Villa Henry »

27 boulevard Carnot

06300 Nice

Tram ligne 2

Arrêt "Port Lympia"

Isabelle Pellegrini

ip@circa-ip.fr / @circaip

Observatoire de la Côte d'Azur

Site du Mont-Gros

96 boulevard de l'Observatoire

06340 Nice

Bus 84 – Arrêt "Observatoire"

Carolyn Robert-Girard & Clémence Durst

artscience@oca.eu / @obscoatedazur

www.oca.eu

© Réalisation par le service communication de l'Observatoire de la Côte d'Azur

